

Parodier le construit
Chantier de déconstruction # 362, Yves Gendreau

Patrice Loubier

Number 65, June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loubier, P. (1996). Review of [Parodier le construit : chantier de déconstruction # 362, Yves Gendreau]. *Inter*, (65), 60–60.

Parodier le construit

Chantier de déconstruction # 362, Yves GENDREAU

Commençons sans détour ni ambages pour dire d'emblée toute la démesure et le caractère délirant du *Chantier de déconstruction* que Yves GENDREAU réalisait l'automne dernier à Axe Néo-7. Assemblage énorme et fantaisiste, exagérément et joyeusement compliqué, exercice de déraison, de divagation, de dérision, le *Chantier* apparaît comme un défi tout à fait tonique aux carcans du bon sens, comme une mise en accusation des prétentions de l'esprit de sérieux. Le *Chantier*, même dit de « déconstruction », est pourtant lui-même une construction, mais excessive et déréglée, faite de planches dressées en un échafaudage à l'équilibre périlleux, dans lequel serpente un tuyau qui rappelle les « toboggans » d'évacuation des bâtiments en rénovation. Avec ce tuyau, l'œuvre associe l'intérieur de la galerie à l'espace extérieur : elle commence dans une salle d'Axe Néo-7 pour se poursuivre au dehors en un assemblage géant haut de deux étages. Et comme une palissade entoure le projet, on peut prendre l'intervention pour un véritable chantier. Le ludisme de l'entreprise réside aussi dans cette confusion voulue, dans cet effet de mimétisme.

Ph : François DUFRESNE



Liant l'articulation sculpturale à l'intervention sur l'architecture, le *Chantier de déconstruction* conjoint deux échelles en un ensemble dynamique : la suggestion de la maquette et l'effet de gigantisme.

Dans la salle d'exposition, une longue tige de bois peinte en rouge traverse la pièce, portée par de grands et minces montants de bois. Soutenue comme en une altitude imaginaire par de

grandes planchettes, la tige fait penser à un aqueduc ou à un pont suspendu — des réalisations techniques de grandes dimensions par rapport auxquelles cette sculpture, délicate et fragile, prend l'aspect d'un modèle réduit.

Ce motif d'une canalisation, d'un quelconque élément de communication, on le retrouve à l'extérieur, puisque la tige traverse une fenêtre et se prolonge au dehors dans l'ensemble du *Chantier* en un tube souple. Mais alors que dans la galerie la construction suggère un élément représenté, le *Chantier* extérieur impose surtout sa présence réelle, concrète, massive. De la construction en salle au chantier extra-muros qui la prolonge, le regard passe donc d'un ordre visuel à un autre : ici la maquette, la dimension imaginaire et métaphorique de la sculpture, là la démesure et l'occupation hyperbolique de l'espace.

Par la prolifération de matériaux qui le caractérise, le *Chantier* de GENDREAU évoque les projets du Japonais KAWAMATA (dont on avait pu voir les *Favelas* au Musée des beaux-arts du Canada en 1991, lors de l'exposition *Le souffle vital*). Comme le *Chantier*, les constructions de KAWAMATA sont des interventions *in situ* qui se signalent par leur mimétisme architectural et leurs grandes dimensions. Mais si ses sculptures



imitent la forme architecturale primaire de l'abri, elles le font de façon pathologique, comme un processus de croissance déréglé et chaotique. L'artiste les compare d'ailleurs à des virus, qui se développent comme des tumeurs en colonisant un édifice-hôte. Invasion du bâtiment, dérèglement de la structure, multiplication quasi pathologique des éléments : le *Chantier de déconstruction* a quelque chose lui aussi d'une excroissance incontrôlable et vaguement inquiétante. Le projet de GENDREAU cependant n'a pas la tonalité mélancolique et cataclysmique de fin du monde des matériaux récupérés de KAWAMATA ; il est plutôt imprégné de la fraîcheur enthousiaste du bricolage et de la récréation.

Ce qui me frappe d'ailleurs, dès l'abord de l'œuvre, c'est l'aspect brouillon et la surcharge de la structure : profusion des éléments qui débordent et se croisent follement; impression d'un trop-plein, d'un excès, d'un espace saturé.

Ce *Chantier* est une création en pagaille, non la claire esquisse d'une vue de l'esprit ou le lieu d'une exécution maîtrisée.

Impossible de reconnaître ici l'ébauche d'un quelconque édifice. Impossible en fait de savoir ce qui se prépare sur ce *Chantier*. Il y a dans l'effervescence touffue de cet assemblage une indétermination qui est celle, au fond, de la pensée qui projette, qui tâtonne, qui se cherche. En ce sens, il est, comme tout chantier, riche de son inachèvement même, c'est-à-dire des virtualités et des possibles qu'il révèle et recèle (et on comprend que l'artiste ait choisi le terme générique de « chantier » pour intituler l'ensemble de ses projets). On est ainsi tenté de voir dans cette entreprise quelque chose comme une construction intransitive, c'est-à-dire une construction qui ne construirait rien, rien de précis, dégagee de toute autre finalité que celle de signifier, de métaphoriser, de symboliser.

Autre ressort du projet, l'exagération délibérée et somme toute absurde de l'assemblage. Tout le système complexe de poutres et de montants qui constitue le *Chantier* semble n'exister que pour soutenir le conduit étroit serpentant dans la structure, depuis l'intérieur

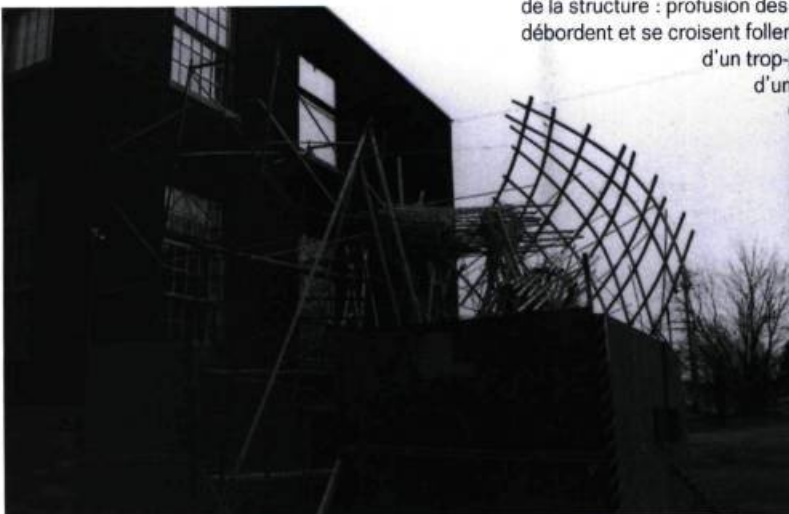
de la galerie jusqu'au sol où il aboutit. L'élément paraît un prétexte bien mince pour l'immense assemblage qui se développe et s'amplifie autour de lui. Entre ce vaste

dispositif et la petitesse (ou la futilité, ou l'absence de sens) de l'élément qui est sa raison d'être, il y a une disproportion manifeste qui caricature peut-être la façon dont nous construisons le réel, dont nous mettons en chantier nos projets — qu'ils soient individuels ou collectifs. La démesure et l'excès du *Chantier* signalent toute la place abusive que prennent nos moyens — aux dépens bien souvent des buts que nous cherchons par eux à atteindre : lourdeur des systèmes de toute nature, immenses quantités d'énergie et de ressources dépensées pour construire, régir, ordonner, organiser, conserver.

Improvisation ludique, contre-pied bouffon des préceptes d'économie et de proportion du génie architectural, le *Chantier de déconstruction*, lui, fait la part belle au chaos ; il ne promet ni ordre ni harmonie. Extravagant et absurde, il moque la part de déraison sous-jacente à toute volonté humaine de construire et d'édifier. Et l'on pourrait hasarder, pour finir, cette hypothèse : par son aspect abondant et farfelu, le projet de GENDREAU témoigne d'une liberté, d'une *gratuité*, qui sont comme une image renversée de l'économisme contemporain, cet économisme qui réduit et arraisonne toutes les sphères de l'existence à un calcul de coûts et de rentabilité ; et il propose en ce sens comme un antidote à la morosité ambiante de notre fin de siècle. •

Patrice LOUBIER

(Axe Néo-7, Hull, du 8 octobre au 5 novembre 1995)



Ph : Yves GENDREAU